

chrétien, ils montrèrent plus que jamais que ce n'est pas la raison, mais l'intérêt de leur cause qui préside à leurs jugements.

#### CHAPITRE V.

##### Prediction sur la mort de Jésus-Christ.

Jésus-Christ persécuté avec tant d'acharnement fut enfin livré au dernier supplice. La croix où il expira fut, comme parle S. Paul (1), un scandale pour les Juifs et une folie pour les gentils. Les Juifs préoccupés des mêmes idées que leurs ancêtres ont regardé ce genre de mort comme une preuve certaine de la malédiction dont Dieu l'avait frappé. Les gentils incrédules en ont fait le sujet de leurs railleries. Un homme crucifié leur a paru vil et méprisable, s'il n'était pas criminel; et leur fausse sagesse a traité de superstition insensée le culte qu'on lui rendait. Les impies nés dans le sein du christianisme pensent comme ces aveugles gentils. Ils insultent dans leur cœur à la crédulité des fidèles qui craignent comme leur juge, qui bénissent comme leur Sauveur, qui adorent comme leur Dieu, celui qui a terminé sa vie par un supplice aussi honteux que cruel. Les saints Pères instruits par les Apôtres ont confondu mille fois ces injustes préjugés. Ils ont découvert dans le mystère de la croix (2) la sagesse et la puissance de Dieu. Sa sagesse, qui a choisi pour la rédemption des hommes et pour leur instruction un moyen si proportionné à sa fin; sa puissance, dont les effets n'ont pas été seulement invisibles par le triomphe remporté sur l'enfer, la mort et le péché, mais ont encore éclaté aux yeux de l'univers par la conversion des peuples, la destruction de l'idolâtrie, l'établissement miraculeux du christianisme.

Ces pensées aussi sublimes que solides ne peuvent être trop approfondies. Mais sans sortir de notre sujet nous pouvons forcer les incrédules à respecter la mort de Jésus-Christ. Les oracles qui l'ont prédite font assez connaître que ce n'est point par faiblesse, mais par choix qu'il l'a soufferte, et qu'un événement annoncé de si loin avait été déterminé dans les conseils de Dieu, avant que d'être exécuté par la main des hommes.

Que le Messie doit périr d'une mort violente, et dans le même temps que celle de Jésus-Christ est arrivée, c'est ce qui est manifeste dans la prophétie de Daniel. Elle (5) nous apprend qu'après soixante-deux semaines, auxquelles il faut joindre les sept énoncées dans le verset précédent, c'est-à-dire, après soixante-neuf semaines (4) et dans la dernière des soixante-dix qu'il avait déjà proposées, le Christ sera mis à mort. Post

hebdomadas septuaginta duas occidetur Christus. On dira peut-être que la version des Septante, ou pour parler plus juste l'ancienne version grecque de Daniel traduit ce passage par un nom substantif, l'unction périsse, *delebitur unctio*. Mais l'erreur est visible. Le terme original (1) dans ce verset est le même qui est employé dans le verset précédent, pour désigner une personne et la personne du Messie. *Usque ad Christum* (Masiach) *duces erunt hebdomades septem et hebdomades sexaginta duas*. Pourquoi donc signifierait-il ici une chose, après avoir signifié peu de lignes auparavant une personne? Eusebe de Césarée et Théodoret séduits par cette version défectueuse ont cru voir dans ces paroles l'abolition de la puissance sacerdotale chez les Juifs vers les temps de Jésus-Christ, lorsqu'Hérode fit mourir Hircan le dernier grand-prêtre de la race des Asmonéens. Ils se sont doublement trompés. Car les soixante-neuf semaines, qui de leur avoir marque le temps du ministère de Jésus-Christ, n'étaient pas encore achevées quand le malheureux Hircan fut tué; et de plus le sacerdoce juédique ne finit pas dans sa personne, puisqu'il eut des successeurs, qui occupèrent la même place jusqu'à la ruine entière de Jérusalem.

Mais si les incrédules désirent qu'on leur produise des oracles encore plus exprès sur la mort de Jésus-Christ, il est aisé de les satisfaire. On ira même plus loin. On les convaincra qu'il n'est point de circonstance de son supplice qui n'ait été prédite.

1° Il a été trahi par un de ses disciples qu'il avait admis dans sa plus intime familiarité, qu'il avait comblé de faveurs, et qui sortit du repas, où il lui avait donné comme aux autres Apôtres les dernières marques de sa tendresse, pour consommer sa noire trahison. C'est ce que le psalmiste parlant au nom du Messie avait annoncé (2). *Mes ennemis, dit-il, m'ont souhaité mille maux. Quand mourra-t-il, et quand son nom sera-t-il exterminé? Celui d'entre eux, qui s'approchait de moi me tenait des discours trompeurs; au milieu de ces fausses démonstrations d'amitié, il méditait ma perte. Son cœur amassait un trésor d'iniquité. Il me quittait ensuite, et alors il parlait de moi comme mes ennemis déclarés. Cet homme avec qui j'avais vécu dans une si grande liaison, à qui je m'étais fidèle, en lui donnant le soin de ma subsistance et de celle de tous mes disciples, qui mangeaient à ma table, s'est élevé contre moi. A la lettre, et comme S. Jean le rapporte (5) a levé le talon contre moi. Levait contra me calcaneum suum. Semblable à ses animaux dangereux qui paraissent épier le moment de frapper leur maître d'un coup de pied meurtrier. Si mon ennemi public, dit-il ailleurs (4), m'avait chargé de malédictions, j'aurais pu le souffrir; et si celui qui me haïssait à découvert avait parlé contre moi, je me serais peut-être caché de lui. Mais pouvais-je attendre le même*

(1) Masiach.

(2) Ps. 40, 6, 7, 8, 10.

(3) Joan. 13, 18.

(4) Ps. 54, 15, 14, 15.

traitement de vous qui étiez mon ami, mon conseil, mon confident? Vous trouviez tant de douceur à manger avec moi. Vous m'accompagniez dans la maison du Seigneur. Il ne faut pas croire que la perfidie de Judas ait poussé à bout la patience de Jésus-Christ, que s'étant tenu en garde contre le déchaînement de ses ennemis, il soit tombé par une surprise inattendue dans le piège qu'un de ses Apôtres lui avait dressé. Il le prévoyait (1) depuis longtemps. Il s'en expliqua la veille de sa passion devant tous ses Apôtres rassemblés; et le discours qui lui tint dans cette occasion à Judas, l'accueil qu'il lui fit au jardin des Olives, prouve qu'il n'ignorait pas son dessein. Il lui en pardonna l'exécution de même qu'à tous ceux qui contribuèrent à sa mort; et il but avec une égale obéissance cette portion du calice qui lui était destiné. Mais il a voulu nous apprendre qu'elle lui a été plus amère qu'aucune autre, et qu'un cœur aussi noble et aussi tendre que le sien a été plus sensible à l'ingratitude et à l'infidélité d'un ami qu'à l'emportement et à la rage brutale de ses ennemis.

2° Il a été vendu au prix de trente pièces d'argent; et cet indigne salaire restitué et jeté dans le temple par le traître qui l'avait reçu, fut employé par les princes des prêtres à l'acquisition d'un champ qui appartenait à un potier. Voilà des circonstances trop singulières pour avoir été devinées au hasard ou conjecturées par une prévoyance purement humaine (2). Zacharie les a prédites dans le même détail qu'elles sont arrivées (3). Il introduit le Seigneur se plaignant d'avoir été vendu par les Juifs, et marquant le prix de cette vente qui consiste en trente pièces d'argent. *Appendunt mercedem meam triginta argenteos* (4). Il ajoute que le Seigneur indigné d'une si basse et si honteuse estimation, lui a ordonné de jeter dans le temple cette somme et de la donner à un (5) potier. *Et dixit Dominus ad me. Projice illud ad statuarium; decorum pretium qui appetiatus sum ab eis. Et tuli triginta argenteos, et projecit illos in domum Domini in statuarium.*

Ce n'est pas là, dira quelqu'un, une de ces prédictions littérales que vous nous avez promises. Zacharie raconte un fait qui le concernait personnellement. Il s'était chargé de la conduite d'un troupeau; et ayant demandé sa récompense à ceux qui en étaient les maîtres qu'il appelle (6) *les pauvres du troupeau* à cause de la disette qui régnait alors dans la Palestine nouvellement repeuplée, il en reçut la somme de

(1) Joan. 6, 71, 72.

(2) Cette prophétie est attribuée à Jérémie dans la plupart des exemplaires que nous avons à présent de l'Evangile selon S. Matthieu 27, 9. Il est inutile d'examiner comment cette faute s'y est glissée. M. Huet l'explique d'une manière très-ingénieuse et très-vraisemblable. *Demonstr. Evangelicæ prop. 9, cap. 123.*

(3) Zach. 11, 12.

(4) Ibid., 15.

(5) S. Jérôme avoue que le mot hébreu est susceptible de ces deux significations *potier* et *sculpteur*, et que par cette raison il s'est servi dans sa traduction, du terme de *statuaire*, qui peut convenir à l'un et à l'autre. L'événement le détermine au potier.

(6) Zach. 11, 7.

trente pièces d'argent, dont il fit l'usage qu'on a vu. C'est une histoire et non pas une prophétie; Ou si c'en est une, elle est allégorique; et vous avez vous-même reconnu que des prédictions de cette espèce ne suffisent pas pour la conviction des incrédules.

Je ne rétracte pas cet aveu. Mais la preuve que j'ai tirée de la prophétie de Zacharie n'en est pas moins concluante. La plupart des anciens interprètes ont cru qu'il n'y avait point eu d'action réelle et extérieure dans tout ce que dit ici Zacharie. Qu'il n'ait voulu faire entendre autre chose, en parlant d'un troupeau dont il s'était rendu le pasteur (1), d'une belle houlette et d'un fouet qu'il avait pris pour le conduire, sinon que Dieu, dont il était l'interprète, gouvernerait les Juifs d'abord avec douceur, ensuite avec sévérité. Qu'il en était de même de tout le reste du discours de Zacharie (2), de ces trois pasteurs tués dans un mois, de (3) ce refus qu'il fait de continuer la garde du troupeau (4) de cette houlette brisée et de ce fouet rompu. Qu'il n'y avait en tout cela que des emblèmes de la Providence divine sur le peuple Juif; et qu'enfin (5) cette récompense demandée, ces trente pièces d'argent comptées, cette étrange appréciation du Seigneur, l'abandon de cette somme dans le temple et la cession qui en fut faite à un statuaire, n'avaient été vues en esprit par Zacharie, que pour prédire la trahison de Judas avec ses circonstances et ses suites.

Il faut de la bonne foi, quand on veut persuader. Je n'entreprendrai point contre les incrédules la défense de cette explication. Je ne saurais me résoudre à mettre au nombre des visions prophétiques et des pures allégories un récit présenté comme historique dans l'Ecriture sainte. Les visions d'Ezéchiel, de Daniel, et de S. Jean dans l'Apocalypse ne ressemblent pas à une narration aussi simple que celle de Zacharie. Je conviendrais donc qu'il rapporte des faits qui lui sont réellement arrivés. Mais dans son discours la prophétie est inséparable de l'histoire, et je puis le prouver aux incrédules, sans me départir du principe que j'ai établi.

Dans la règle ordinaire un fait historique et véritable épuise tout le sens d'un texte à l'égard de ceux qu'une autorité reconnue n'oblige pas d'y admettre d'autres sens plus profonds. Cependant si ce texte avait les lecteurs qu'il renferme un mystère, s'il les mène, non par des conséquences ou des conjectures, mais par une indication formelle au-delà de l'événement ou présent ou passé, alors la prédiction de l'avenir est évidente aux yeux même des plus incrédules. Il ne s'agit plus que de lui trouver un accomplissement qui n'ait rien d'arbitraire ni d'incertain.

Il est vrai que Zacharie se mit effectivement à la tête d'un troupeau. La vie pastorale n'avait rien de bas parmi les anciens, et n'était pas inconnue aux

(1) Zach. 11, 7.

(2) Ibid., 7.

(3) Ibid., 9.

(4) Ibid., 10, 14.

(5) Ibid., 12, 15.



propéties. Que dans cette profession de berger, il prit une belle houlette et un fouet entre ses mains. Que (1) fatigué de l'indocilité de ce troupeau, il tua dans l'espace d'un mois, non pas trois autres bergers, c'eût été un hémicide barbare, mais trois béliers qui faisaient marcher devant le reste du troupeau pour en être les conducteurs. Qu'il refusa ensuite de paître plus longtemps les mêmes brebis, et qu'il brisa sa belle houlette. Qu'il demanda néanmoins son salaire aux maîtres du troupeau qui lui comptèrent trente pièces d'argent, que Dieu lui commanda de jeter dans le temple, pour les donner à un potier. Qu'après cela il mit en pièces le fouet qui lui restait; et qu'enfin (2) il reprit de nouveaux instruments de sa vie pastorale, non plus pour représenter comme la première fois un berger vigilant et fidèle, mais un pasteur insensé, mercenaire, cruel, digne du châtiement le plus sévère.

Si le texte de Zacharie ne disait rien de plus, la prophétie que nous y avons remarquée ne pourrait faire preuve que par l'autorité de S. Matthieu qui la cite. Mais tout décide dans ce récit une prédiction d'événements futurs figurés par les actions du prophète. C'est (5) par l'ordre du Seigneur qu'il prend la conduite d'un troupeau exposé à la boucherie. Il est si manifeste que ce troupeau représente le peuple juif, et qu'il tient lui-même la place de Dieu, qu'il s'élève, après avoir reçu cet ordre, contre l'avarice et l'inhumanité des chefs et des magistrats de ce peuple, et qu'il fait parler le Seigneur en son propre nom, menaçant les habitants de la Judée des plus affreuses calamités. Il rompt en deux temps différents sa belle houlette et son fouet. Mais la cause qu'il en apporte annonce des vices plus hautes que la lassitude et le dégoût de la conduite de son troupeau. *Je brisai (4), dit-il, ma belle houlette pour rompre l'alliance que j'avais faite avec tous les peuples, et dès ce jour-là elle fut rompue (5). Je mis en pièces mon fouet, pour rompre la fraternité entre Judas et Israël.* C'est le prophète qui brise ce qui avait dans les mains. Mais c'est Dieu qui rompt une alliance que lui seul avait faite, et qui livre le peuple juif aux divisions intestines dont il doit être déchiré. Les (6) maîtres du troupeau que Zacharie avait gardé comprennent eux-mêmes que

(1) Et succidi tres pastores in mense uno, et contracta est anima mea in eis. *Zach. 11, 8.*

(2) Adhuc sume tibi vasa pastoris stulti. *Zach. 11, 15, 16, 17.*

(3) Hæc dicit Dominus Deus meus: Pasce pecora occisionis, quæ qui possederant, occidebant, et non dolebant, et vendebant ea dicentes: Benedictus Dominus, divites facti sumus; et pastores eorum non perdebant eis. Et ego, non possum ultra super habitantes terram, dicit Dominus. *Ibid. 4, 5, 6.*

(4) Et tulit virgam meam quæ vocabatur Decus, et absceidi eam, ut irritum facerem fœdus meum quod percussit cum omnibus populis; et in irritum deductum est in die illa. *Zach. 11, 10, 11.*

(5) Et præcidi virgam meam secundum quæ appellabatur Funiculus, ut dissolverem germanitatem inter Judam et Israel. *Ibid. 14.*

(6) Et cognoverunt sic pauperes gregis, qui custodiunt mihi, quia verbum Domini est. *Ibid. 11.*

toutes ses démarches et tous ses discours étaient prophétiques. C'est alors que leur ayant demandé sa récompense, ils le jugèrent assez bien payé par une somme de trente pièces d'argent. Le (1) Seigneur, qu'il représentait dans sa qualité de pasteur, prit pour lui-même cette estimation. Il fut irrité que sa personne et ses bienfaits eussent été mis à si bas prix, et il ordonna au prophète de jeter cette somme dans le temple à un potier. C'était un avertissement exprès, qu'il viendrait un temps où les Juifs connaîtraient assez peu la majesté de leur souverain pasteur, et les obligations infinies qu'ils lui auraient, pour n'estimer sa vie que trente pièces d'argent, lesquelles seraient employées comme le furent celles que reçut Zacharie.

Je demande maintenant si, quand on lit dans l'histoire de Jésus-Christ que les chefs de la nation juive accordèrent à Judas, qui le leur livra, une récompense de trente pièces d'argent; que ce traître pénétré de repentir leur rapporta cette somme, et sur le refus qu'ils firent de la reprendre, la jeta dans le temple; que n'ayant pas osé la remettre dans leur trésor, ils s'en servirent pour acheter un champ qui appartenait à un potier; je demande, dis-je, si, quand on lit toutes ces circonstances, on peut se dissimuler qu'elles aient été prédites par Zacharie. La conformité est parfaite. Même évaluation par les magistrats des Juifs, de celui qui avait été le pasteur de ce peuple. Même nombre de pièces d'argent comptées. Même abandon de cette somme dans le temple. Même usage des trente pièces d'argent en faveur d'un potier. Cette conformité, frappante partout ailleurs, démontre en cette occasion l'accomplissement d'une prophétie. D'une part on voit un récit, qui s'annonçait lui-même comme mystérieux, indique pour l'avenir des événements importants. De l'autre on voit ce mystère dévoilé, et ces événements accomplis avec la plus étonnante précision. Il ne faut pas être amoureux des figures, et crêdule jusqu'à l'excès; il ne faut qu'être raisonnable pour apercevoir dans les paroles de Zacharie une prédiction de la vente de (2) Jésus-Christ.

3<sup>e</sup> Judas se repentit bientôt d'avoir trahi son maître, dont il connaissait l'innocence et la sainteté. Son repentir ne se borna pas à jeter avec horreur dans le temple le salaire qu'il avait reçu. Outre de douleur et de confusion, il se donna la mort, rendit son crime irrémissible par cet acte de désespoir, et la place qu'il laissait vacante dans le collège apostolique fut remplie par un autre. C'est ce que nous lisons dans le psaume 108, où le sort de ce traître est clairement marqué par une imprécation prophétique. Le Messie

(1) Et dixit Dominus ad me: Projice illud ad staturum, decorum pretium quo appetiatis sum ab eis. *Ibid. 13.*

(2) On eut pu aussi vérifier dans l'histoire du peuple juif avant et après Jésus-Christ les autres traits du récit de Zacharie rapportés ci-dessus. Mais le rapport n'est pas aussi sensible, et il ne s'agissait que de justifier contre les incrédules l'application que S. Matthieu a faite du texte de Zacharie au marché conclu entre les pharisiens et Judas.

après s'être plaint dans ce psaume de ceux qui lui faisaient la guerre sans sujet, qui lui rendaient des maux pour des biens, et de la haine pour de (1) l'amour, tourne tout-à-coup ses regards vers un seul homme le plus perfide et le plus coupable de ses persécuteurs. *Donnez au pêcheur (2), s'écrie-t-il, tout pouvoir sur lui, et que Satan soit à sa droite, qu'il soit condamné lorsqu'on le jugera, et que sa prière même lui soit imputée à péché. Que ses jours soient abrégés, et qu'un autre occupe sa dignité.* (Les Septante, suivis par notre Vulgate, ont traduit, son évêque.) Que ses enfants soient orphelins, et sa femme veuve; que ses enfants deviennent vagabonds et tombent dans la mendicité. Il a poursuivi, ajoute-t-il, un homme pauvre et indigent dont le cœur était plongé dans la tristesse, afin de le faire mourir. Il a aimé la malediction, et elle l'accablait. Il a refusé la bénédiction, elle s'éloignera de lui. Tout cela, de même que le reste du psaume, désigne la perfidie de Judas à l'égard de Jésus-Christ, la conspiration qu'il avait tramée contre lui, le désespoir qu'il éloigna du sein de la miséricorde qui lui était ouvert, et mit le sceau à sa réprobation, sa mort violente et prématurée, l'état misérable où sa veuve et ses enfants furent réduits, le choix d'un successeur plus digne que lui de l'apostolat.

4<sup>e</sup> Jésus-Christ, abandonné de tout le monde et de ses disciples même, dès qu'il fut au pouvoir de ses ennemis, demeura dans tout le cours de son supplice sans appui et sans consolation. Les habitants de Jérusalem oublièrent non-seulement la joie qu'ils avaient témoignée quelques jours auparavant, lorsqu'il était entré dans leur ville, mais sa doctrine salutaire qu'ils avaient si souvent entendue, et ses miracles dont ils avaient été témoins. Ce délaisement universel était réservé au Messie. Il avait été prédit dans les deux psaumes 21 et 68, qui ne peuvent s'entendre l'un et l'autre que de sa passion et de son triomphe (3). *O vous qui êtes mon Dieu dès le ventre de ma mère, ne vous retirez pas de moi, parce que la tribulation est proche, et que personne ne vient pour m'aider. Je suis (4) devenu étranger à mes propres frères et aux enfants de ma mère. J'ai attendu que quelqu'un s'affligît avec moi, et il ne s'est présenté personne. J'ai cherché un consolateur, et je n'en ai point trouvé.* Mais comme la fuite et la dispersion de ses Apôtres le touchèrent plus vivement que l'indifférence et l'oubli du reste des Juifs, elles ont aussi été annoncées par une prophétie particulière. *O épie, réveille-toi.* Ce n'est pas la seule fois que l'Écriture sainte personnifie (5) l'épie, et lui attribue du repos et du mouvement. *O épie (6), réveille-toi contre mon Pasteur, et contre l'homme qui m'est inséparablement attaché, frappe le Pasteur, et les brebis se disperseront.* Ces paroles, qui expriment si bien l'effet que la crainte produisit sur

(1) Ps. 108, 5, 5.

(2) Ibid., 6, 7, 8, 9, 10, 17, 18.

(3) Ps. 21, 12.

(4) Ps. 68, 9, 21.

(5) Jerem. 47, 6, 7. Ezech. 21, 28, 50.

(6) Zachar. 13, 7.

les Apôtres au moment qu'ils virent la perte de Jésus-Christ assurée, ne regardant que le Messie. Il y a dans le commencement du chapitre, des traits qui ne conviennent qu'à lui. La suite annonce la vocation des Gentils, les tourments et la constance des martyrs; et Aben-Ezra, l'un des plus habiles rabbins, applique lui-même cette prédiction de Zacharie à celui des deux Messies qu'il reconnaît avec quelques Juifs devoir vivre et mourir dans les souffrances, tandis que l'autre, selon eux, doit toujours être heureux et triomphant.

5<sup>e</sup> La passion de Jésus-Christ a été un mélange continuel d'outrages et de violences. Ses ennemis, qui voulaient tout à la fois le déshonorer et le perdre, faisaient succéder tour à tour les ignominies aux tortures. Les cruautés mêmes qu'ils exerçaient sur lui portaient un caractère d'insulte et de moquerie. Cette double persécution n'a pas été oubliée dans les prophéties. Jésus-Christ se plaint par la bouche du psalmiste, que (1) le nombre de ceux qui le haïssent, sans qu'il leur ait fait aucun mal, a surpassé celui des chevreux de sa tète, que ses injustes persécuteurs ont prévalu contre lui, et qu'il souffre entre leurs mains la peine des crimes qu'il n'a pas commis. Il les compare dans le psaume 21 (2) à des chiens enragés qui le mordent et le déchirent, à des taureaux furieux qui l'assiègent, à des lions rugissants qui ont ouvert leurs gueules pour le dévorer. Accablé des tourments qu'ils lui font souffrir (3), son cœur est devenu comme une cire qui bouillonne et se fond au milieu de ses entrailles. Sa force s'est desséchée comme une terre cuite au feu. Sa langue s'est attachée à son palais, et il marche à grands pas vers la poussière du tombeau. Telles sont les violences commises par ses bourreaux. Les outrages qu'il éprouve sont décriés avec la même énergie (4). *Je suis un ver de terre, dit-il, et non pas un homme; l'opprobre des hommes et le rebut du peuple.* Il le fut assurément quand le peuple de Jérusalem, excité par ses prêtres, demanda sa mort à grands cris, et n'hésita pas à lui préférer un brigand et un assassin (5). *Tout ceux qui m'ont vu ont parlé de moi avec dérision, et en remuant la tête ils ont dit: Il a espéré au Seigneur, qu'il le délivre, et qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime.* Voilà encore une fois la prédiction de ces mêmes paroles que les ennemis de Jésus-Christ prononcèrent en le voyant sur la croix; et ce mouvement de tête, dont il est fait mention dans le psaume, a été (6) remarqué par S. Matthieu et par S. Marc. Le psaume 68 et le chapitre 53 d'Isaïe, qui est une histoire anticipée de la passion de Jésus-Christ, sont également remplis des opprobres dont il a été rassasié.

6<sup>e</sup> Les crachats dont on couvrit, les coups dont on frappa son visage, l'état horrible où la flagellation

(1) Ps. 68, 5.

(2) Ps. 21, 15, 14, 17.

(3) Ps. 21, 15, 16.

(4) Ps. 21, 7.

(5) Ps. 21, 8, 9.

(6) Matth. 27, 30. Marc 15, 29.



réduit toute sa personne n'ont pas été moins clairement prédits (1). J'ai lié mon corps à ceux qui le frappent, et mes joues à ceux qui m'arrachaient les poils de la barbe. Je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats. Quelle peinture plus naïve des excès auxquels se portèrent contre Jésus-Christ, les prêtres et leurs domestiques dans la maison de Caïphe, et les soldats romains dans le prétoire de Pilate ! Mais qui ne le reconnaît déchiré de plaies, arrosé de sang, couronné d'épines, vêtu d'une robe de pourpre, tenant en sa main un roseau, et donné en spectacle aux Juifs dans cet état aussi douloureux qu'humiliant, qui ne le reconnaît, dis-je, à ces paroles du même Isaïe (2) : *Il est sans beauté et sans éclat. Nous l'avons regardé, et il n'était pas reconnaissable. C'est un objet de mépris et le dernier des hommes. Un homme de douleurs qui sait ce que c'est que souffrir. Son visage était comme caché. Il paraissait méprisable, et nous ne l'avons pas reconnu. Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié. Le châtiment (3) dont on punit les enfants et les esclaves indociles, c'est-à-dire la flagellation, ce châtiment qui doit nous donner la paix, est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Le prophète marque par ces derniers mots ce qu'il répète souvent dans le même chapitre, et ce qu'il faudra reprendre dans la suite avec plus d'étendue, que Jésus-Christ ne souffre ainsi que parce qu'il l'a voulu et pour expier nos iniquités par ses souffrances.*

7° Accusé par de faux témoins dont il pouvait aisément confondre l'impudence, invité par Pilate et par Hérode à proférer une seule parole qui l'aurait sauvé, assailli par les clameurs et les blasphèmes d'une vile populace, d'une soldatesque effrénée, des Scribes et des Pharisiens ses parties, Jésus-Christ garda un profond silence, sans se justifier, sans menacer, sans se plaindre. Cette douceur et cette patience au-dessus de l'humanité ne pouvaient être mieux exprimées que par cette prédiction d'Isaïe (4) : *Il a été immolé parce qu'il l'a lui-même voulu, et il n'a pas ouvert la bouche. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger. Et il demeurera dans le silence comme un agneau en muet devant celui qui le dépouille de sa toison.*

8° Il a été suspendu sur une croix où on l'avait attaché avec des clous dont ses mains et ses pieds étaient percés. Ce supplice est évidemment annoncé dans le psaume 21, par ces paroles (5) : *Il ont percé mes mains et mes pieds. Ils ont compté tous mes os.* On y voit le lieu et la nature des plaies que reçut Jésus-Christ. L'extension violente de son corps déjà épuisé de lassitude et de douleur, semblable à un

squelette décharné. Ce corps pesant sur lui-même dans la situation où l'avait mis le crucifiement laissait apercevoir aux spectateurs tous ses os, dont il leur était facile de compter le nombre.

On a tenté d'enlever cet oracle au christianisme par deux explications forcées. L'une est des Juifs modernes qui par le changement d'un seul trait ont substitué un mot (1) à un autre, d'où résulte cette leçon, comme un lion mes mains et mes pieds, au lieu de celle-ci, ils ont percé mes mains et mes pieds. La preuve que les Juifs modernes sont coupables d'avoir falsifié leur texte en cet endroit, c'est que les Septante qui savaient l'hébreu, et qui ont traduit l'ancien Testament longtemps avant Jésus-Christ ont lu *caru, foderunt, ils ont percé*. C'est que le Juif Aquila, qui a fait sa traduction peu de temps après Jésus-Christ, au de même, quoique, dans le dessin d'affaiblir le sens d'un oracle si honorable aux chrétiens, il ait traduit, *ils ont déshonoré mes mains et mes pieds*. C'est que S. Justin oppose ce passage à Tryphon dans son dialogue avec ce Juif ; c'est que S. Jérôme qui a traduit le Psautier sur l'hébreu, et qui ne craint pas d'appeler les Juifs en témoignage de la fidélité de sa traduction a rendu le mot qu'il trouvait dans ses exemplaires par celui-ci : *Ils ont percé, ils ont attaché mes mains et mes pieds : Fixerunt manus meas et pedes meos*. Il n'y avait donc encore aucune contestation dans la quatrième siècle entre les chrétiens et les Juifs sur la véritable leçon de ce passage, et tous lisaient d'un commun accord *caru, foderunt*, et non pas *cari, sicut leo*.

Que signifie d'ailleurs cette dernière leçon, comme un lion mes mains et mes pieds ? Pour y mettre quelque sens, on supplée ces paroles : *Ils ont mordu, ou ils ont déchiré*. Mais est-il naturel à un animal aussi terrible et aussi sanguinaire que le lion de s'arrêter aux pieds et aux mains, au lieu de mettre en pièces et de dévorer toute sa proie. C'est ainsi que l'action de cette bête féroce avait été dépeinte dans le verset 14 du même psaume : *Ils ont ouvert leur gueule sur moi comme un lion qui dévore et qui rugit*. Il est absurde de supposer que le psalmiste ramène une seconde fois le lion dans le verset 18, pour ne livrer à ses morsures que les mains et les pieds. Il ne l'est pas moins de réunir ces paroles avec les précédentes, pour en tirer ce sens : *L'assemblée des méchants a entouré, a assiégé, comme un lion mes mains et mes pieds*. Car, outre que les paroles qu'on va chercher dans le verset 17 y forment un sens complet, l'assemblée des méchants n'a assiégé (2) ; a-t-on jamais ouï dire qu'un lion ait assiégé, ait entouré des mains et des pieds ? A quelles extravagances en est-on réduit, quand on veut, à quelque prix que ce soit, obscurcir la lumière et combattre la vérité ?

Ce n'est que depuis l'invention de la massore, ce recueil de subtilités grammaticales, souvent fausses

(1) *Cari, sicut leo, à caru, foderunt*, par le changement de la lettre *vau* en celle de *iod*, qui n'en diffère que par la grandeur.

(2) *Concilium malignantium obsedi* me.

et poétiques sur la langue sainte, que cette altération s'est glissée dans les exemplaires hébreux. Elle ne les a pas même tous infectés. Les rabbins David Kimchi et Aben-Ezra, qui écrivaient dans le douzième siècle, reconnaissent que de leur temps les anciens exemplaires hébreux étaient partagés entre la leçon de *caru, foderunt*, et celle de *cari, sicut leo*. Il n'y avait guère plus d'un siècle que la seconde, comme plus conforme aux préjugés des Juifs, avait commencé à s'introduire de la marge dans le texte. Un rabbin plus moderne qu'eux, Jean Isaac (1), atteste la vérité et sa conscience que dans un ancien psautier dont son grand-père se servait, il a vu la leçon des chrétiens dans le texte, et celle des Juifs à la marge. D'habiles hébraïstes ont encore vu dans ces derniers siècles des exemplaires corrects. Dom Martiani, éditeur de S. Jérôme, dans une de ses notes sur le psaume 21 traduit par ce père, en cite un de cette nature, qui était dans la bibliothèque de M. Colbert. Le Juif qui l'avait copié avait d'abord écrit *cari* par un *iod*. Mais il s'était corrigé lui-même, et en formant la lettre *vau* par le prolongement du *iod*, il avait écrit *caru*. M. Simon s'étant récrié contre cette correction qu'il prétendait être l'ouvrage d'un chrétien, dom Martiani fit examiner ce manuscrit par deux Juifs. Ceux-ci convinrent, et par un certificat en bonne forme déclarèrent que le trait qui prolongeait la dernière lettre était de la main d'un Hébreu comme le reste du mot.

L'autre explication est de Théodore de Mopsueste. De son temps le texte hébreu était encore dans sa pureté. Il n'aurait donc pas la ressource que les Juifs ont imaginée depuis pour détourner à un sens étranger la prédiction accomplie dans la personne de Jésus-Christ. Mais aussi déterminé qu'eux à éluder cette prédiction, il eut recours à la métaphore. *Ils ont percé mes mains et mes pieds*, signifie selon lui, *ils ont fouillé dans ce qu'il y avait chez moi de plus secret et de plus caché*. Il appliquait ces paroles à l'attentat d'Absalon contre son père David, qu'il chassa de sa capitale et de sa maison, et porta l'impudence jusqu'à faire sortir les femmes de ce prince des appartements intérieurs du palais, pour les déshonorer à la vue du public. Je ne dirai pas aux incrédules que cette interprétation de Théodore de Mopsueste a été condamnée, avec ses autres blasphèmes contre Jésus-Christ, par le cinquième concile général (2). Cette autorité les toucherait peu. Je ne leur demande que de la bonne foi pour rejeter une métaphore contraire à toutes les règles du langage. Elle est sans exemple dans l'Écriture sainte, comme dans les autres livres. Percer des mains et des pieds, compter des os que les yeux découvrent, n'a jamais exprimé ce qu'entend ici Théodore de Mopsueste. Il faut pous-

(1) *Idem ego ipse veritate et conscientia bonā testari possum, quod hujusmodi psalterium apud avum meum viderim, ubi in textu scriptum erat KARU et in margine KARU. Johan. Isaac contra Lindanus lib. 2, pag. 202.*

(2) Concil. Constant. 2 Collat. 4.

ser l'entêtement jusqu'au ridicule, pour ne pas avouer que ces paroles, uniquement susceptibles du sens littéral, marquent des plaies faites aux mains et aux pieds par des instruments qui les percent, et un corps suspendu, dont le décharnement excessif laisse apercevoir tous ses os.

9° Le même auteur n'a pas été plus heureux dans le sens métaphorique qu'il donnait à une autre prophétie vérifiée pendant que Jésus-Christ était sur la croix. Après les paroles que nous venons de voir, le psalmiste (1) ajoute : *Ils se sont appliqués à me regarder, et ils m'ont considéré*. Jouissant ainsi du spectacle de l'abaissement, de la nudité, des douleurs du Messie crucifié et prêt à expirer, ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré au sort ma robe. Saint Matthieu et saint Jean nous ont montré l'accomplissement de cette prédiction dans le partage que firent entre eux les quatre soldats qui avaient crucifié Jésus-Christ, des habits extérieurs qui le couvraient. Ils ne voulurent ou n'en purent faire autant de sa unique intérieure ; elle était d'une seule pièce et sans couture. Ils la tirèrent au sort. L'événement ne pouvait répondre avec plus d'exactitude et de précision aux termes de la prophétie. Pour la faire disparaître, Théodore de Mopsueste la transformait en une plainte de David sur le brigandage d'Absalon, qui, s'étant emparé de son palais, en avait pillé toutes les richesses. Sans doute on n'a rien de mieux à prendre dans le palais d'un grand roi que des habits et une unique. On s'amuse dans l'ardeur du pillage à jouer ce qu'on ne veut point partager ; ou bien cette division d'habits si formellement énoncée, ce sort jeté sur une robe unique, veulent dire des meubles précieux et des trésors enlevés. Quel étrange renversement des idées communes ou du discours humain ! Cette circonstance du palais de David saccagé par Absalon n'est pas racontée dans le livre des Rois. Elle n'est pas même vraisemblable, vu le projet qu'il avait formé d'envahir le trône, et d'occuper la maison de son père. Quand elle le serait, je ne crois pas que le bon sens permette de la préférer à un événement aussi conforme aux paroles du psalmiste que celui dont on vient de voir la relation dans l'histoire de Jésus-Christ.

10° Enfin, et pour rassembler dans un seul article les derniers traits de la passion de Jésus-Christ, il a été crucifié entre deux voleurs. On lui fit goûter, avant que de le mettre en croix, du vin mêlé avec du fiel ; et la soif brûlante qu'il ressentit sur le point d'expirer fut éteinte par du vinaigre. Il demanda grâce pour ses persécuteurs et pour ses bourreaux ; il invoqua Dieu par des paroles qui exprimaient son délaissement. Son côté fut ouvert d'un coup de lance. Or toutes ces choses avaient été prédites, comme elles arrivèrent. Isaïe, dans le chapitre 53, où il parle plutôt en témoin oculaire qu'en prophète des souffrances de Jésus-Christ, assure (2) qu'il a été placé parmi des scélérats,

(1) Ps. 21, 19.

(2) Isaï. 53, 12.

(1) Isaï. 50, 6.

(2) Isaï. 53, 2, 5, 4, 5.

(3) *Disciplina pacis nostrae super eum, et livore ejus sanati sumus.*

(4) Isaï. 53, 7.

(5) Ps. 21, 18.



et qu'il a prié pour les transgresseurs de la loi, pour ceux principalement qui, dans sa condamnation et dans son supplice, avaient violé toutes les lois divines et humaines. Il est dit au psaume 68, qu'on lui a donné du fel à manger, et du vinaigre pour apaiser sa soif. Le psaume 21 (4), autre lamentation prophétique sur les tourments et la mort de Jésus-Christ, commence en lui mettant dans la bouche ces paroles qu'il proféra peu d'instants avant de rendre l'esprit : *Mon Dieu, mon Dieu (2), pourquoi m'avez-vous abandonné ?*

(1) Quoique ces deux psaumes regardent évidemment Jésus-Christ, ils ont l'un et l'autre un verset qui semble l'exclure. Le psaume 21 le fait parler ainsi, vers. 1 : *Les paroles de mes péchés sont cause que le salut s'éloigne de moi. Long à salut mea verba delictorum meorum.* Le psaume 68, verset 6 : *Vous connaissez, Seigneur, ma folie, et mes péchés ne vous sont pas cachés. Deus tu scis insipientiam meam, et delicta mea à te non sunt abscondita.* Cette accusation de ses propres péchés dans la bouche de Jésus-Christ ne saurait pas avec la sainteté qui est essentielle au Messie. Le vers. 4 du psaume 21 ne fait aucune difficulté dans l'hébreu. On y lit : *Mes cris et rugissements n'ont péché pas que le salut ne s'éloigne de moi. Long à salut mea verba rugitus mei.* Et c'est ainsi que saint Jérôme a traduit. Mais la leçon des Septante, dont l'Eglise a adopté la version latine dans les psaumes, est trop respectable pour qu'il nous soit permis de l'abandonner. D'ailleurs cette réponse ne pourrait avoir lieu pour le verset du psaume 68. Il faut donc dire pour l'un et pour l'autre que le Messie parle, non de péchés qu'il ait réellement commis, mais de ceux dont il est responsable, et qui lui sont devenus en quelque sorte personnels, tant par l'imputation que Dieu lui en a faite, en le chargeant de les croire, que par l'acceptation qu'il a bien voulu faire lui-même des peines que ces péchés méritent. *Isaïe, chap. 53 : Dieu a jeté sur lui les iniquités de nous tous. Il l'a frappé pour le crime du peuple. Il a porté les péchés et les iniquités de plusieurs. Il a été blessé pour nos iniquités. Il a été brisé pour nos crimes.* S. Paul, 2 Cor. 5, 21 : *Dieu a fait péché pour nous, c'est-à-dire a regardé, a traité comme pécheur pour l'amour de nous, à notre place, celui qui ne connaissait pas le péché, afin que nous devenions en lui la justice de Dieu, ou justes de la justice de Dieu.* Ce n'est qu'en ce sens que les deux versets dont il s'agit parlent des péchés du Messie souffrant. Dans le psaume 21, il réclame la protection de Dieu, comme lui étant acquise dès le ventre de sa mère et dès son berceau : *Quoniam tu es qui extraxisti me de ventre. Spes mea ab uberibus matris mee. In te projectus sum ex utero. De ventre matris mee Deus meus es tu,* vers. 10, 11. Il n'attribue donc pas l'éloignement de son salut à des péchés dont il fut personnellement coupable. La chose est encore plus claire dans le psaume 68. Car immédiatement avant les paroles qu'on nous objecte, on lit celles-ci : *Je payais ce que je n'avais pas débité. Quoniam non rapui tunc exolebam,* vers. 5. On voit un homme chargé d'une dette immense, mais comme caution, non comme débiteur. En liant ces paroles avec celles qui suivent, elles forment un sens qui s'accorde parfaitement avec la sainteté du Messie. Vous connaissez, Seigneur, ce que c'est que ma folie. Elle m'est étrangère, et on me l'impute. Vous savez quels sont mes péchés. D'autres les ont commis ; et je les expie. *Quoniam non rapui tunc exolebam. Deus, tu scis insipientiam meam, delicta mea à te non sunt abscondita.*

(2) Deus, Deus meus, RESPECTE IN ME. Quare me derelinquisti. Ps. 21, 4.

Il est remarquable que Jésus-Christ, en prononçant ces paroles, omit celles-ci : *Respice in me, qui ne sont point dans le texte hébreu, et qui ont été ajoutées, sans changer le sens, par les Septante.*

donné ? Zacharie déclare (1) que les Juifs, touchés du repentir, tourneront un jour les yeux vers celui qu'ils ont percé : *Aspiciet ad me quem confecerunt ; qu'ils pleureront sa mort comme un pleure dans une famille celle d'un fils tendrement aimé, d'un fils unique, d'un fils aimé.* Ces pleurs, ainsi que ces regards vers celui qui a été percé, seront les fruits de l'esprit de grâce et de prière que le Seigneur doit répandre sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem. Ce qui prouve qu'il ne s'agit en cet endroit que du Messie, puisqu'il est seul dont la mort ne puisse être dignement pleurée que par une effusion abondante de l'esprit de grâce et de prière, et que celui d'ailleurs qui promet cet esprit, est le même que les Juifs doivent regarder après l'avoir percé. Au reste, quoique ce soit la lance d'un soldat romain qui a ouvert le côté de Jésus-Christ, on a pu dire avec justice que ce coup a été porté par les Juifs, qui ont armé la main de ses bourreaux. Il faut ajouter, pour ne laisser aucune difficulté, que cette plaie est différente de celles de ses pieds et de ses mains. L'Ecriture a su nommer ces parties de son corps, quand elle a voulu prédire qu'elles seraient percées ; et saint Jean a eu (2) raison d'appliquer ce texte de Zacharie : *Aspiciet ad me quem confecerunt*, à un coup de lance, qui, en ouvrant le côté, perce véritablement l'homme et attaquant le principe de la vie (3).

Plus on considère cet amas de prophéties sur la mort de Jésus-Christ, plus on découvre l'inspiration divine qui les a dictées. Il faut connaître l'avenir avec une certitude qui n'appartient qu'à Dieu, sonder comme lui par un regard anticipé les replis les plus profonds des âmes qui ne sont pas encore tirés du néant, prévoir leurs déterminations les plus volontaires et les plus libres, tenir en sa main toute la chaîne des événements futurs, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral, pour annoncer jusqu'aux moindres détails d'un fait incertain (n lui-même, et susceptible dans sa manière d'être de tant de variétés. Mais quel est ce fait, quelles en sont les circonstances prédites par les prophètes ? Avaient-elles au moins quelque rapport avec les idées populaires qui régnaient de leurs temps ? Est-ce l'envie de relever la gloire de leur nation, de flatter ses desirs,

(1) Zach., 12, 10.

(2) Joan. 19, 34, 37.

(3) On ne s'est occupé que du soin de vérifier cette prophétie particulière : *Ils regarderont celui qu'ils ont percé.* Mais quand s'est accomplie à l'égard des Juifs la promesse d'un esprit de grâce et de prière qui doit leur faire pleurer l'attentat qu'ils ont commis sur la personne de Jésus-Christ ? Elle s'accomplit d'abord par la prédication des Apôtres, qui excita dans le cœur d'un grand nombre de Juifs des sentiments de componction, Act. 2, 37. Elle s'est accomplie et s'accomplit encore dans la suite des siècles par la conversion, quoique rare, des Juifs qui se font chrétiens. Elle s'accomplira parfaitement vers la fin du monde par la réunion entière de ce peuple à l'Eglise chrétienne. C'est alors que le deuil des Juifs sur la mort de Jésus-Christ, dont leurs pères ont été coupables, sera universel, comme les paroles suivantes de Zacharie l'insinuent clairement. Chap. 12, 12, 13, 14.

qui a pu leur inspirer ces prédictions ? Non ; ils renversaient au contraire un système établi parmi les Juifs sur la personne et les caractères du Messie. Ils substituaient la pauvreté aux richesses, les souffrances aux délices, les opprobres aux triomphes, la croix au trône, une mort cruelle à un règne glorieux. Ils enlevaient d'avance au peuple juif ces brillantes prospérités, et cette domination universelle qu'il se promettait par les armes victorieuses de son Libérateur. Ils ne laissaient pas même à leurs concitoyens la consolation de croire qu'ils seraient innocents du supplice de leur Messie, ni d'espérer qu'ils en seraient les vengeurs. C'est au milieu de ses propres frères que le Messie devait trouver des traites, de lâches serviteurs, des envieux et des ennemis implacables. Les maux que sa nation lui ferait devaient retomber sur elle, et cette pierre, rejetée de l'édifice par d'infidèles architectes, devait écraser par sa chute la maison d'Israël. Voilà ce que contiennent des oracles publiés dans Jérusalem et dans la Judée plusieurs siècles avant Jésus-Christ, des oracles que les Juifs nous ont transmis et qu'ils conservent encore aux yeux de l'univers avec une vénération que rien n'est capable d'altérer, des oracles dont l'accomplissement est aussi manifeste que leurs dates sont authentiques. Il n'y a jamais eu de démonstration, si ce n'en est pas une ; et c'est ici qu'on peut dire après Jésus-Christ, que les incrédules, qui n'écoutent pas les prophètes, ne se rendraient pas même à la vue d'un mort ressuscité (1).

#### CHAPITRE VI.

Prédications sur la gloire de Jésus-Christ après sa mort.

Des Juifs entraînés par l'évidence de ces prédictions ont admis un Messie pauvre, humilié, mort dans les tourments. Ils le distinguaient d'un autre Messie, fils et héritier de David, roi belliqueux et conquérant, objet, selon eux, de ces magnifiques promesses, dont le peuple fait dépendre l'exécution de sa délivrance et de son élévation temporelle.

Ce sentiment embrassé, comme on l'a vu par quelques rabbins, prouverait au moins que Jésus-Christ est l'un des deux Messies annoncés par les prophètes. Les humiliations et les souffrances prédites lui conviennent de point en point. Mais quand on forcerait une partie des Juifs, toute la nation même à cet aveu, l'intérêt de la vérité et celui de la religion ne permettraient pas de s'en contenter. Il est aussi facile que nécessaire de montrer les prédictions glorieuses et les prédictions humiliantes, si est permis de parler ainsi, également accomplies dans la personne de Jésus-Christ.

L'erreur de ces Juifs consiste à diviser entre deux Messies ce qui n'appartient qu'à un seul, mais en des temps différents. Le même Christ, le même envoyé de Dieu, le même rédempteur d'Israël a dû naître et vivre dans l'indigence, éprouver des contradic-

tions pendant sa vie, expirer au milieu des supplices : voilà le terme de ses opprobres et de ses douleurs. Il a dû après sa mort triompher de ses ennemis, se mettre en possession de sa royauté, ouvrir à ses fidèles disciples l'entrée du royaume conquis pour eux et pour lui. Voilà l'époque et le commencement de sa gloire. Sans ce dénouement les prophéties que nous avons mises jusqu'à présent sous les yeux des lecteurs, et beaucoup d'autres que nous aurions pu y ajouter, seraient incompréhensibles et contradictoires. Elles se rapportent toutes à une même personne. L'unité du Messie est après celle de Dieu un dogme fondamental dans l'Ancien Testament. Il faut donc de deux choses l'une, ou que les oracles qui annoncent le Messie souffrant soient faux et trompeurs (les Juifs ne le diront jamais ; les incrédules ne peuvent le dire après les preuves que nous avons données de l'accomplissement de ces oracles), ou que les souffrances du Messie aient dû précéder son triomphe, et c'est ce que nous soutenons.

Ce n'est à qu'un raisonnement. Voici des textes positifs. Le chapitre 55 d'Isaïe, les psaumes 21 et 68 nous ont fourni les prophéties les plus claires sur les abaissements et la mort de Jésus-Christ. C'est dans ces mêmes endroits que nous le voyons élevé ensuite au comble de la gloire.

Il est (1) environné de bêtes féroces qui se jettent sur lui de toutes parts. Il a les mains et les pieds percés. Ses os disloqués se font jour à travers une peau desséchée. Ses forces sont épuisées. Il est ensuite enseveli dans la poussière du tombeau. On le croirait anéanti. Tout à coup il se relève (2), pour raconter à ses frères le nom du Seigneur. Il invite toute la race de Jacob et d'Israël à s'unir à lui pour glorifier Dieu qui n'a pas rejeté ses prières, et qui a exaucé ses cris redoublés. Il chantera les louanges de Dieu dans une église nombreuse. Il lui rendra des hommages publiques en présence de ceux qui le craignent. Les pauvres seront nourris et rassasiés. Les âmes qui cherchent Dieu le loueront et vivront éternellement. Toutes les régions de la terre se rappelleront le souvenir du Seigneur, qu'elles avaient profondément oublié, et se convertiront à lui. Toutes les familles des nations l'adoreront. Dieu étendra son empire sur tous les peuples. Les riches de la terre, admis après les pauvres au banquet universel, y mangeront, par le prodige le plus étonnant, ce qu'ils auront adoré. Tous les mortels fléchiront le genou devant Dieu. Le Messie, qui avait été immolé à la fureur de ses ennemis, vivra pour le Seigneur. Il le fera servir par sa postérité, et annoncer sa justice par un peuple qui doit naître, par une génération à venir dont Dieu sera le père et le créateur.

Le psaume 68 commence aussi par les plaintes les plus amères et finit par un chant d'allégresse. La même personne qui s'était vue submergée (3) dans une haute mer, précipitée dans un abîme sans fond, dénuée

(1) Ps. 21, 15-18.

(2) Ibid., 15-32.

(3) Ps. 68, 1, 2, 3, 9, 15, 16, 21, 22.

(1) Si Moysen et prophètes non audient, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent. Luc. 16, 31.



d'appui, abandonnée de tous, nourrie de fiel, abreuvée de vinaigre dans la soif qui la consumait, s'écrit (1) que la puissance de Dieu l'a sauvée. Elle offre à Dieu un cantique de louanges et d'actions de grâces qui lui sera plus agréable que le sacrifice des animaux, dont les Juifs répandaient le sang sur ses autels. Elle exhorte les cieux et la terre, la mer et tous les reptiles qu'elle renferme à louer le Seigneur, parce qu'il a délivré Sion, parce qu'il a rétabli les villes de Juda, que les vrais fidèles y fixeront leur demeure, et les posséderont comme leur héritage, que la race de ses serviteurs et tous ceux qui aiment son nom n'auront plus d'autre habitation.

Isaïe, qui a prédit plus clairement qu'aucun autre prophète les souffrances et les humiliations du Messie, annonce avec la même clarté la gloire et le triomphe qui doivent leur succéder. Dès le chapitre 52 il avait marqué cette gradation. Le Messie (2) y est représenté comme une rosée qui coulera sur toutes les nations. Les rois se tiendront en silence devant lui. Ceux à qui l'on n'avait rien dit de lui l'ont vu, et ceux qui n'en avaient pas entendu parler l'ont contemplé. A ces traits éclatants les Juifs reconnaissent sans doute leur Messie, dont l'empire s'étend partout, dont les rois eux-mêmes écoutent et révérent la voix, dont la réputation vole jusqu'aux extrémités de la terre. Qu'ils lisent le verset précédent, ils apprendront par quels degrés le Messie a dû parvenir à cette élévation. Comme il a été l'élément de plusieurs (Jésus-Christ l'avait été par ses miracles, par ses prédications, par la sainteté de sa vie), il paraîtra aussi sans gloire et dans une forme méprisable aux yeux des hommes. Tel fut l'état où Jésus-Christ parut dans tout le cours de sa passion. Le chapitre 53 est encore plus convaincant. Le même homme qui, ayant été (3) condamné par ses juges, est mort dans les douleurs, et a été retranché de la terre des vivants (4), verra sa race durer longtemps en récompense de ce qu'il aura livré son âme pour le péché. La volonté de Dieu s'accomplira dans sa main. Il verra le fruit des travaux qu'il aura soufferts, et il en sera rassasié. C'est pourquoi une multitude immense de sujets lui sera donnée en partage, et il distribuera les dépouilles des forts et des puissants, parce qu'il a livré son âme à la mort.

Ainsi les témoignages des prophètes nous assurent que le Messie a dû passer successivement de la douleur à la joie, de l'extrême disette à l'abondance de tous les biens, de l'esclavage à la royauté, du tombeau à la vie immortelle. C'est ce que les Juifs n'ont jamais voulu comprendre. Cet aveuglement sur une vérité si manifeste leur dérobe l'intelligence de toutes les prophéties. Pour conserver celles qui prédisent des grandeurs et des victoires, il a fallu ou pervertir par des sens étrangers, ou transporter à un second Messie imaginaire, celles qui annoncent des opprobres et des

tourments. Mais les chrétiens, instruits par leur maître (1) que le Christ devait souffrir toutes ces choses, et entrer ainsi dans sa gloire, concilient sans peine tous les oracles, qui ont exprimé ses différentes situations.

Le fondement essentiel de toute la gloire dont le Messie devait jouir après sa mort est sa résurrection. Elle seule pouvait le mettre en état de rendre à Dieu dans les nombreuses assemblées des fidèles ces hommages et ces actions de grâces que le psalmiste lui attribue, de devenir le chef d'une race future dévouée au service du Seigneur, de régner sur un nombre infini de sujets, de s'enrichir des dépouilles des forts, d'asservir les princes de la terre à ses lois, et tout le reste qu'on vient de voir dans les psaumes et dans Isaïe. Cette résurrection était le triomphe le plus complet qu'il put remporter sur ses ennemis. Leur rage était désormais impuissante contre lui. La honte, dont ils avaient prétendu le couvrir, rejallait sur eux. On ne pouvait plus regarder son supplice, ni comme une conviction des crimes dont on l'avait accusé, ni comme une preuve de sa faiblesse. Je ne parle pas de sa doctrine consacrée par un si grand miracle, de sa divinité déclarée par ce pouvoir absolu exercé sur la mort, de l'immortalité glorieuse dont il laissait aux hommes l'espérance et le modèle. Indépendamment de ces avantages précieux que la foi découvre dans la résurrection du Messie, elle suffisait, je ne dis pas seulement pour venger son innocence opprimée et pour honorer son ministère, mais pour effacer l'éclat de ces exploits guerriers que les Juifs avaient attendus de lui.

Aussi était-elle prédite non plus, comme on l'a déjà vu, indirectement et par voie de conséquence, mais dans les termes les plus formels. J'avais toujours, dit le Messie (2) par la bouche du psalmiste, le Seigneur présent à mon esprit, parce qu'il est à ma droite pour que je ne sois pas ébranlé. Nous apprenons par ces paroles que dans le fort de ses tourments, et lorsque Dieu paraissait l'avoir abandonné, le Messie n'avait jamais détourné ses regards de la main invisible et toute puissante qui le soutenait : C'est pourquoi mon âme s'est réjouie, et ma langue a chanté des cantiques. Ici sa joie et sa reconnaissance commencent à s'exhaler : Ma chair même se reposera dans l'espérance. Son âme ne recueillera pas seule les fruits de ses travaux. Sa chair doit être associée au même bonheur.

Après les tortures et les humiliations qu'elle a endurées, elle attend paisiblement dans le tombeau sa prochaine délivrance : Car vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer. Jésus-Christ y était descendu pour retirer les âmes des anciens justes de la longue captivité où elles avaient été détenues. Mais il était impossible qu'il y demeurât, et il en sortit avec ces dépouil-

(1) O stulti et tardi corde ad credendum in omnibus quae locuti sunt prophetae ! Nonne haec oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam ? Luc. 24, 25, 26.

(2) Ps. 135, 8, 9, 10, 11.

les qu'il avait enlevées à l'empire des ténèbres : Et vous ne permettez point que votre Saint éprouve la corruption. Une chair pure et virginale, inaccessible aux traits du péché, ne pouvait être réduite en poussière, ni devenir la pâture des vers. Ce traitement est réservé à des corps qui, souillés dès le premier moment de leur conception, et portant au-delà d'eux-mêmes durant tout le cours de cette vie mortelle, le foyer de la concupiscence, doivent comme le grain semé en terre, passer de la pourriture à la résurrection. Mais cette loi n'était pas faite pour le temple où la Divinité résidait personnellement ; et l'Homme-Dieu qui avait pu souffrir et mourir pour l'expiation du péché n'était pas sujet à la corruption, apanage de l'homme pécheur : Vous n'avez fait connaître les voies qui mènent à la vie (1). Tel est l'effet de cette sainteté incorruptible du Messie, et de l'amour paternel que Dieu a pour lui. Il retourne bientôt à la vie qu'il avait volontairement quittée. La mort, dont il brise l'aiguillon, n'osera plus approcher de lui ; et dans cette nouvelle route que Dieu lui a frayée, il goûtera une félicité sans fin comme sans mélange. La vue de votre face me comblera de joie. Les délices que votre droite répandra sur moi seront éternelles.

Les incrédules diront-ils avec les Juifs que dans tout ce discours David ne parle que de lui-même. Les Apôtres (2) avaient prévu cette objection, quand ils citèrent en preuve de la résurrection du Messie, la prophétie que nous venons d'expliquer. Non, répondaient-ils, elle ne peut convenir à David. Ce prince, après avoir exécuté sur la terre la commission dont Dieu l'avait chargé, a subi en mourant le sort des autres hommes. Son corps défiguré par la corruption n'est jamais sorti de son sépulcre qui se voit encore parmi nous. Il n'a donc pu avoir en vue que le Messie son fils et l'héritier de son trône, et nous vous annonçons l'accomplissement de cette promesse dans la résurrection de Jésus-Christ, dont nous sommes témoins oculaires.

C'est par le même raisonnement que S. Pierre prouvait aux Juifs que l'ascension de Jésus-Christ avait été prédite par le psalmiste (3) : David n'est pas monté au ciel, et cependant il a chanté lui-même : Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que tous vos ennemis soient abattus à vos pieds. L'exclusion manifeste de la personne de David amène nécessairement celle du Messie. Une autre exclusion ne la présente pas moins clairement. C'est celle que Jésus-Christ a relevée dans la question qui déconcerta les Pharisiens : Si le Christ est fils de David, comment l'appelle-t-il son Seigneur ? C'est qu'en effet David, ni un pur homme issu de son sang, n'a pu être l'objet de l'invitation que le Seigneur fait dans ce psaume au Seigneur de s'asseoir à sa droite. Tout annonce ici une égalité qu'on ne peut admettre entre le créateur et la créature : la dénomination commune

(1) S. Pierre, Act. 2, 29. S. Paul, ibid., 13, 56.

(2) Act. 2, 34, 35.

(3) Ps. 109, 1.

de Seigneur, la séance de l'un à la droite de l'autre ; expression visiblement métaphorique, puisqu'il serait absurde d'attribuer dans le sens littéral les membres du corps humain, et une situation locale à Dieu, qui est un être immense et purement spirituel. Sous cette métaphore le psalmiste a voulu apprendre aux hommes, que le Verbe, personne divine, ne perdrait pas la nature qui le rend égal et consubstantiel à son père, en s'unissant à la nature humaine ; qu'après avoir immolé son humanité, comme une hostie de propitiation, pour le salut du monde entier, il l'élèverait à la gloire qui lui était due, comme appartenant au Fils unique de Dieu. Qu'avec cette humanité, dont il ne se dépouillerait plus, il régnerait dans le ciel, c'est-à-dire dans l'assemblée des âmes bienheureuses qui contemplent sans voile et sans nuage l'essence divine. Que du haut de ce trône, où il serait éternellement assis, il partagerait son Église répandue sur la terre, et qu'il y continuerait son office de médiateur, jusqu'à ce que, le changeant en celui de juge dans ce jour redoutable où tous les hommes comparaitront devant lui, il verra ses ennemis prosterner à ses pieds rendre des hommages forcés à sa souveraine puissance. Voilà ce qui a été révélé à David, quand il a entendu le Seigneur disant à son Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, et attendez-y la défaite et la soumission entière de vos ennemis. Ce nouveau triomphe est encore infiniment supérieur aux trophées que les Juifs esclaves des sens érigeaient à leur Messie.

Le ciel était fermé aux hommes, avant que Jésus-Christ y montât. Il était cependant leur véritable patrie ; et les justes, qui avaient vécu jusqu'alors, s'étaient toujours regardés comme des voyageurs et des étrangers sur la terre. Mais quelque sainte qu'eût été leur vie, quelque précieuse qu'eût été leur mort aux yeux du Seigneur, ils n'avaient pu franchir l'intervalle qui les éloignait de sa présence. La sentence portée contre la postérité d'Adam subsistait encore. C'est ce que voulait dire cet Ange dont il est parlé dans la Genèse (1), armé d'un glaive de feu, et posté à l'entrée du paradis de délices, pour défendre les approches de l'arbre de vie. Jésus-Christ avait effacé de son sang cette funeste sentence, en réconciliant sur la croix les hommes avec Dieu. Il avait délivré, dans sa descende aux enfers, les âmes justes de leur prison. Il ne restait plus qu'à les introduire dans le royaume qu'il avait acquis par tant de souffrances. Suivis de ce cortège, il entra dans le ciel, et accomplit ainsi cet oracle du psaume 67 (2) : Vous êtes monté en haut, et vous avez mené avec vous un grand nombre de captifs. C'est à Dieu que le psalmiste adresse la parole, mais à un Dieu fait homme. Car la nature divine, qui contient et qui remplit tout, est incapable de monter et de descendre. Il n'y a pour elle ni lieux bas, ni lieux élevés ; et un Dieu qui monte à la tête des heureux captifs qu'il conduit dans leur patrie, ne peut être que le Messie s'ouvrant par droit de naissance et

(1) Genes. 3, 24.

(2) Ps. 107, 19.

(1) Ibid., 50, 51, 52, 53, 56, 57.

(2) Isai. 52, 14, 15.

(3) Isai. 53, 8.

(4) Ibid., 10, 11, 12.



par droit de conquête les portes du ciel, et faisant entrer après lui dans ce séjour fortuné les hommes qui en étaient exclus.

Le premier usage que fit Jésus-Christ de la puissance que son Père lui avait donnée dans les cieux et sur la terre, fut d'envoyer à ses Apôtres l'Esprit-Saint qu'il leur avait promis. Ce don si grand en lui-même, qui marquait si bien la divinité de celui qui l'accordait, avait été annoncé par les prophètes; il est indiqué dans le même psaume. Celui qui est monté en haut, et qui a mené des captifs à sa suite, a reçu des p'ésents pour les distribuer aux hommes. C'est le vrai et l'unique sens de ces paroles qui suivent immédiatement les premières: *Ascendisti in altum, cepisti captivitatem; ACEPISTI DONA IN HOMINIBUS*. S. Paul les a traduites de cette manière (1): *Il a répondu ses dons sur les hommes*. D'anciens psaumes portent donner au lieu de recevoir. On remarque que le terme original (2) se prend souvent dans la même signification. Le Syriac, le Chaldéen, l'Arabe, l'Éthiopien, et le rabbin Aben-Ezra la lui attribuent dans cet endroit. A s'en tenir même à la seconde signification, il est évident que l'homme-Dieu monté au ciel, n'ayant pas besoin de présents pour lui-même, n'a pu en recevoir que pour les distribuer aux hommes.

Jésus-Christ, comblé (3) sans mesure des dons du Saint-Esprit, les fit descendre sur ses disciples quelques jours après son ascension. Il est inutile de s'étendre ici sur ce prodige, dont les effets sensibles furent publics dans Jérusalem, où des Juifs de toutes les nations, rassemblés pour la solennité de la Pentecôte, entendirent les Apôtres parler toutes les langues étrangères. Mais il est de notre sujet, de montrer dans ce prodige (4), après l'apôtre Saint Pierre, l'accomplissement d'une ancienne prédiction. Le prophète Joël avait annoncé (5) que Dieu répandra son esprit sur toute chair. Que les fils et les filles des Israélites prophétiseraient, que leurs vieillards auraient des songes mystérieux, et les jeunes gens des visions célestes. Que dans ces jours le Seigneur répandra son esprit sur ses serviteurs et sur ses servantes. Les Apôtres ne furent pas les seuls qui reçurent alors ce don inestimable. Tous les disciples au nombre de cent vingt, parmi lesquels se trouvaient la mère de Jésus-Christ et les saintes femmes qui l'avaient accompagné pendant sa vie, étaient réunis dans le cénacle. Ils persévéraient tous dans la prière; et des langues de feu, signes visibles des grâces intérieures communiquées par le Saint-Esprit, se reposèrent sur chacun d'eux. Bientôt après plusieurs milliers de Juifs convertis par les prédications de S. Pierre, et baptisés au nom de Jésus-Christ, furent remplis du Saint-Es-

(1) Ephes., 4, 8.

(2) Genes., 54, 4. Ibid. 48, 9. Num. 11, 16. Exod.

18, 12. Ibid. 25, 2. Ibid. 27, 20.

(3) Non enim ad mensuram dat Deus Spiritum. Pater diligit Filium, et omnia dedit in manus ejus. Joan.

(4) Act. 2, 16.

(5) Joël 2, 28, 29.

prit. Les Samaritains ne tardèrent pas à le recevoir par l'imposition des mains des Apôtres; et les Gentils enfin, au grand étonnement des fidèles de la circoncision, participèrent à la même faveur. Ainsi s'exécute l'oracle qui avait promis que le Saint-Esprit descendrait sur toute chair, sans distinction d'âge, de sexe, ni de nation.

L'accomplissement de cet oracle était réservé aux jours du Messie. Le prophète déclare (1) en finissant, que tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés, et que le salut sera sur la montagne de Sion et dans Jérusalem, où commencerait la publication de la nouvelle alliance, pour se répandre ensuite dans tout l'univers. Cet accomplissement devait se perpétuer jusqu'à la fin du monde dans l'Eglise fondée par le Messie, quoique le Saint-Esprit ne dût plus être donné aux fidèles dans les siècles suivants, avec les mêmes démonstrations de la puissance divine, qu'à la naissance du Christianisme. C'est pourquoi le prophète ajoute à cette promesse la prédiction (2) des prodiges qui doivent précéder dans le ciel et sur la terre le grand et manifeste avènement du Seigneur: du sang, du feu, une vapeur de fumée, le soleil et la lune éclipsés, la lumière de l'un convertie en ténèbres, et la blancheur de l'autre en une couleur de sang. Cette prédiction a pu avoir un accomplissement imparfait dans la dernière désolation de Jérusalem, annoncée par des signes prodigieux qui parurent dans l'air et sur la terre, et figurant la vengeance terrible que Dieu exercera sur les réprouvés au jour du jugement universel. Mais la vérité peut seule remplir toute l'étendue et toute la force des paroles de Joël. Ce n'est qu'à la fin du monde qu'on verra cette confusion des éléments, cet embrasement des cieux et de la terre, cet obscurcissement du soleil et de la lune; ce n'est qu'alors que le Seigneur paraîtra dans tout l'éclat de sa majesté. Joël a uni les deux événements du Seigneur, l'un de miséricorde et de bonté, l'autre de justice et de rigueur, par un événement intermédiaire (la communication du Saint-Esprit), qui commence au premier, et doit durer jusqu'au second. L'intervalle qui les sépare, quoique très-long pour les hommes, n'est qu'un point à l'égard de Dieu (3), devant qui un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un seul jour. Indépendamment de cette chaîne, qui lie dans le texte de Joël les deux événements du Messie, il est ordinaire aux prophètes, qui n'ignoraient pas leurs rapports, de passer subitement de l'un à l'autre, et de les comprendre dans les mêmes prédictions.

A la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, finissent les prophéties qui concernent personnellement Jésus-Christ. Les autres ou ne sont pas encore accomplies, ou l'ont été dans son Eglise; et nous destinons à celles-ci une explication particulière.

Que doivent penser les incrédules de cette suite admirable de prophéties sur une seule et même per-

(1) Joël 2, 32.

(2) Ibid., 2, 30, 31.

(3) 2 Petr. 3, 8.

sonne? A quelle cause les attribueront-ils, s'ils n'y reconnaissent pas la science infallible d'un Dieu qui prévoit et qui révèle l'avenir? Tout ce qui est arrivé à Jésus-Christ, depuis l'instant de sa conception jusqu'à son terme de sa carrière, a été prédit. Les prophètes ont articulé sa généalogie, le temps de sa venue, son précurseur, sa patrie, la manière dont il devait être conçu et enfanté, les actions les plus remarquables de sa vie, sa mort avec tous les détails de son supplice, son triomphe après ses humiliations. Qu'il est grand, puisque tant de voix ont été employées à l'annoncer longtemps avant sa naissance! que sa religion est divine, puisqu'il a fallu tant d'avertissements et tant d'oracles, pour en jeter les fondements, et pour préparer les hommes à la recevoir! Achéons le parallèle de sa personne avec celle du Messie promis aux Israélites, et montrons encore, dans l'ancien Testament, des caractères plus particuliers de ce Messie tels que les chrétiens le révèrent.

#### CHAPITRE VII.

Qualités particulières du Messie révéré par les chrétiens, annoncées dans l'ancien Testament.

Les Juifs et les chrétiens reconnaissent également le Messie comme Sauveur et comme Libérateur. Mais ces expressions n'ont pas le même sens dans la bouche des uns et des autres. Le salut attendu par les Juifs est un bonheur temporel; leur délivrance, un affranchissement, par les armes du Messie, de la servitude où ils gémissaient sous l'empire des autres nations. Les chrétiens pensent au contraire que le Messie a été envoyé pour délivrer les hommes de l'esclavage le plus funeste, qui est celui de la mort et du péché, pour leur apporter les plus grands de tous les biens, la justice dans ce monde, la possession de Dieu dans une vie éternelle. Il est leur Libérateur, parce qu'il a détourné sur sa propre personne les peines qu'ils méritaient, qu'il a payé par sa mort la rançon qu'ils devaient à Dieu, qu'il lui a offert l'unique sacrifice qui pût apaiser sa colère. Il est leur Sauveur, parce qu'il les élève à la dignité d'enfants adoptifs de Dieu, qu'il leur communique l'esprit sanctificateur, qu'il les soutient par les secours de sa grâce dans les sentiers pénibles de la vertu, qu'il leur assure l'héritage céleste qui en est la récompense.

Je ne compare pas ces deux sentiments. On voit assez que l'un est aussi digne de la majesté suprême et de la bonté de Dieu, que salutaire et consolant pour l'homme qu'il rappelle à la noblesse et à la pureté de son origine. L'autre est un préjugé national, injurieux à Dieu qu'il accuse d'aimer et de haïr dans les hommes le sang qui coule dans leurs veines, offensant pour les autres peuples qu'il menace d'un honteux assujettissement; comme si la distinction d'être né Juif était un titre de supériorité, et que le plus noble usage de la puissance de Dieu fût de rétablir dans l'univers par les sanglantes victoires du Messie cette supériorité prétendue. Laissons les Juifs se bercer de ces vaines chimères. Il nous suffit de leur prouver,

ainsi qu'aux incrédules, que le Libérateur et le Sauveur reconnu par les chrétiens est le même que les prophètes ont annoncé.

L'homme pécheur était à l'égard de Dieu un débiteur qui ne pouvait s'acquitter, un criminel dont la condamnation était inévitable, une victime prête à être immolée, et dont l'immolation ne pouvait expier les souillures. Il fallait donc, ou que Dieu renouât à tous les droits de sa justice, et qu'il laissât le péché impuni en pardonnant au pécheur, ou que pour allier les vues de sa miséricorde avec les intérêts de sa gloire outragée, il reçût d'ailleurs une satisfaction que l'homme était incapable de lui donner. On a souvent demandé si Dieu n'aurait pas pu, par une indulgence purement gratuite, remettre au pécheur tout ce qu'il lui devait, sans exiger la réparation du péché. Cette spéculation peut occuper avec quelque utilité le loisir des théologiens. Mais indépendamment de ce qui était possible ou ne l'était pas, l'Evangile enseigne aux chrétiens que, dans le plan actuel de la Providence divine, l'homme est redevable de son salut à un tempérament merveilleux de la justice et de la miséricorde. Que la justice éclate par une expiation du péché proportionnée à sa malice et à l'injure qu'il avait faite à Dieu; la miséricorde, par la subrogation volontaire de l'innocent au coupable, et par l'amnistie accordée à l'un en considération de ce que l'autre a consenti de souffrir pour lui. D'où il résulte que la reconnaissance de l'homme doit être d'autant plus vive, qu'il comprend mieux, par ce qu'il en a coûté à son médiateur pour fléchir son juge irrité, la grandeur de l'offense qu'il avait commise.

Ce plan, dont la sagesse et la beauté méritent notre admiration, est précisément celui qui avait été prédit sur la personne du Messie, et dont nous voyons l'exécution dans celle de Jésus-Christ. La rédemption des hommes opérée par le Messie n'est exposée dans aucun endroit du nouveau Testament avec plus de suite et de clarté que dans le chapitre 55 d'Isaïe. On y trouve tout ce qui constitue une véritable et parfaite satisfaction.

S'il a été nécessaire que celui qui voulait racheter les hommes pécheurs, ne dût rien lui-même à la justice de Dieu, Isaïe déclare que le Messie (1) n'a commis aucune iniquité, et que la fraude n'a jamais été dans sa bouche. C'est (2) un serviteur de Dieu qui est juste et qui justifie les autres. S'il a dû être le maître absolu de sa propre vie qu'il offrait pour le rachat des hommes, aussi (3) n'a-t-il été immolé que parce qu'il l'a bien voulu. S'il a fallu qu'il répondît et qu'il payât lui-même pour des débiteurs insolubles, jamais cautionnement n'a été plus généreux et plus effectif que le sien. Les dettes contractées par les hommes étaient les peines que méritaient leurs péchés. Le Messie les a volontairement subies. Il a (4) pris sur lui

(1) Isaï. 55, 9.

(2) Ibid., 11.

(3) Ibid., 7.

(4) Ibid., 4, 5, 11.